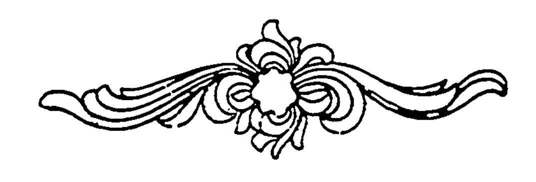
ESSAI DE MONOGRAPHIE FAMILIALE

Zéphirin Paquet

Sa Famille

Sa Vie

Son Oeuvre



QUÉBEC
1927

CHAPITRE XII

M. Paquet intime — Ses relations de famille.

Le lecteur qui jugerait M. Paquet d'après les seuls chapitres qu'il vient de lire, qui ne verrait en lui qu'un homme de talent ou qu'un commerçant chanceux, n'aurait pas une idée suffisamment juste de la physionomie morale de ce travailleur incomparable. Commerçant, il le devint par suite des circonstances qui orientèrent sa vie, mais, dans l'intime de l'âme, M. Paquet resta, par atavisme, un terrien aux goûts simples et modestes.

Son éducation familiale, si elle fut un peu rude, lui donna des habitudes de travail. Jamais il ne craignit de fatiguer son corps par de durs labeurs. Mais, chez le marchand, les muscles eurent moins d'exercice, et l'activité monta des bras à la tête. Celle-ci devint alors le siège d'un travail considérable, car M. Paquet voulait que sa tête lui tînt lieu de bureau. Il se livrait sur ses achats, ses ventes, ses bénéfices et les moyens de les réaliser, à de longues réflexions où s'affinait son jugement et se développait sa mémoire. Ceux qui ont fréquenté M. Paquet ont tous été frappé de ses capacités intellectuelles : " C'est l'homme le plus intelligent que j'ai connu ! "— " Il avait un jugement très lucide et était doué d'une

extrême prudence en affaires ! " — " Sa mémoire était prodigieuse ! " Telles sont les phrases que nous avons recueillies bien souvent sur la bouche de ses familiers.

Ces habitudes de réflexion ininterrompue répandaient sur sa physionomie un air de gravité et le tenait un peu à l'écart des distractions que l'on goûte en famille ou dans la compagnie de ses amis. A qui venait essayer de le distraire, il répondait : " Laissez-moi *jongler* ! "

Le dimanche surtout, il *jonglait*. — " Ce jour-là, disait-il, pour moi, pas d'amusements, pas de musique, pas de promenade, pas de plaisirs comme les autres en prennent. Le dimanche, je prépare ma semaine. Dans ma tête, je vois tout mon magasin, je dispose ma marchandise, je place mes commis : toi, ici ; toi, là. Ce jour-là, j'en fais sept. "

Arrivé à la fortune par ses propres efforts, M. Paquet aurait pu chercher dans des relations sociales la considération et les louanges humaines. Il préféra rester rivé à la besogne. Si, parfois, au cours de la conversation, il aimait à se dire " fils de ses œuvres, " à rappeler ses succès avec quelque complaisance, il s'en excusait volontiers disant : " C'est un orgueil bien placé que de vouloir être le premier en tout. Quand j'étais laitier, j'ai voulu devenir le premier et j'ai réussi. Si j'avais été menuisier ou forgeron, j'aurais essayé de devenir le premier menuisier, le premier forgeron. C'est là un bon et juste désir. "

Devenir bon premier n'était pas chez M. Paquet un simple désir, mais une ambition qui soulevait toute sa puissante énergie, une résolution implacable, doublée d'une audace réfléchie et d'une fougue irrésistible.

Une fois qu'il avait tout considéré et qu'il avait pris une décision en connaissance de cause, il ne doutait pas du succès et, quelque observation qu'on lui fît, il allait de l'avant. C'est sans doute à un donneur de conseils qu'il dit un jour : " Oui, oui ! si j'avais écouté *tout chacun*, il y a longtemps que je serais dans le fond de Penouille[1] ! "

Homme de grand bon sens et de jugement droit, M. Paquet pouvait se passer de conseiller et cependant, bien que ses opérations fussent prévues, calculées et précisées dans leurs moindres détails, il n'entreprenait rien de considérable sans recourir aux lumières et à la sagesse de son épouse.

On raconte qu'un jour un commerçant à la parole subtile essaya d'entraîner M. Paquet dans une sorte de trust commercial. Celui-ci, selon son habitude réfléchit longtemps à ce projet, puis en parla à sa femme. Mme Paquet, qui n'avait pas subi l'influence des beaux raisonnements du proposeur, prit la chose plus froidement et signifia un refus formel. Trois semaines après l'homme était en banqueroute et M. Paquet se félicita de sa prudence.

De son éducation familiale, ce travailleur acharné avait encore gardé les goûts simples des gens de la campagne. Point de recherche ni de luxe dans sa mise. Les caprices de la mode, bien que pénétrant parfois dans son magasin, trouvèrent toujours fermées les portes de sa garde-robe.

Il s'habillait ordinairement de serge noire. Le col blanc de sa chemise empesée lui cachait presque entièrement le cou. Sa cravate toujours noire devait

---

[1] Un certain canton pauvre.

être confectionnée des propres mains de Mme Paquet : il n'en voulait pas d'autres. Son esprit d'économie le portait à pousser très loin l'usure de ses vêtements et quand on lui disait : " M. Paquet votre habit est trop vieux, il est décoloré ", il répondait : — " Qui vous dit que cette nouvelle couleur n'est pas plus belle que la première ? " — Si, cependant, il se rendait aux raisons alléguées, il allait simplement trouver un de ses commis disant : " J'ai besoin d'un pantalon, donne-moi donc trois verges de ce drap. " — " Mais alors, M. Paquet, reprenait le commis, prenez de ceci, c'est bien meilleur ! " — " Non, non, de celui-ci, répondait-il, et son doigt indiquait l'étoffe de moindre qualité. "

A quelqu'un qui lui demandait pourquoi il prenait toujours trois verges de drap pour un pantalon, il dit : " Affaires d'économie, mon garçon : dans trois verges de drap on taille toujours deux pantalons sans perte d'étoffe, autrement, on gaspille une demi-verge. "

Minutie, diront quelques-uns, surtout chez un commerçant tel que M. Paquet. Minutie ? — Non. L'homme qui se plie pour ramasser à terre une feuille de papier, une épingle, un bouton, fait un geste digne de respect surtout s'il le fait comme M. Paquet " pas pour la valeur, mais pour le principe de ne rien laisser gaspiller. " Et que l'on se garde de croire à des sentiments d'avarice. Non, son économie était principe raisonné, habitude de vie. S'agissait-il de son propre honneur ou de la réputation de son magasin ? Sa main s'ouvrait libéralement. Mais par instinct, M Paquet était un économe aux goûts simples.

Volontiers, pour obéir à son attrait, il aurait quitté la ville et gagné la campagne. Quand, à de rares intervalles il parvenait à se soustraire à son absorbante besogne, c'est à Capsa, au milieu des siens, qu'il aimait à se rendre pour retrouver dans le calme et la paix les souvenirs de son enfance. Et comme il se sentait chez lui sous le toit paternel ! Toutes les fibres de son âme s'y épanouissait d'aise. Il se plaisait surtout à inspecter le domaine. On le voyait admirer les carrés de légumes proches de la maison, puis passer à travers les grands rectangles des céréales pour gagner les pacages. Pouvait-il, lui, l'ancien laitier de Québec, se dispenser d'une visite aux bonnes bêtes qui paissaient là ? A son approche, celles-ci levaient la tête et le regardaient de leurs yeux fixes, et lui les contemplait, supputant leur poids et leur prix. Quand il les avait bien toutes vues, il poussait sa promenade jusqu'à la rivière Jacques-Cartier qui limite la propriété au nord. Généralement, il s'asseyait au bord de l'eau, près d'une petite chute, dans un coin délicieux d'ombrage et de fraîcheur ; et, tandis que l'onde grondait en écumant sur les roches ; que le vent, plus doux, susurrait dans les hautes branches des pins, M. Paquet s'attardait à revivre sa jeunesse : les durs labeurs, en compagnie de son père, dans les friches ; les grands battages du blé dans la grange ; les courses dans les pacages à *l'heure des vaches* [8] les baisers maternels, le soir, alors qu'on se glissait sous la *couverte de catalogne*. Et, devant ces souvenirs il lui semblait être, lui, le citadin enrichi, un déraciné. Aussi, quand il rentrait à la maison, son enthousiasme éclatait en paroles ardentes disant à ses neveux attentifs, les beautés de la terre, les gloires

et les mérites de la vie champêtre. — " Oncle, lui dit un jour un de ceux-ci, garçon de quatorze ans, amenez-moi à la ville, j'étudierai, puis je ferai du commerce comme vous. " — " Non, non ! s'exclama M. Paquet effrayé, vous autres, faites des habitants !".

Cet amoureux du sol natal était bien de la race de ceux qui crient : " Ne vends pas la terre ! " Il ne se contentait pas de le crier il veillait à ce que le bien familial passât de père en fils, non seulement intact mais amélioré.

Lorsque le 28 février 1843, M. Paquet vit mourir son père, il accourut à Capsa pour consoler les siens. Son frère, François, avait vingt et un ans. Découragé par la pauvreté du sol, terre de sable comme toutes celles de Capsa, celui-ci songeait à tenter fortune ailleurs. — " François, lui dit alors son aîné, reste sur la terre, c'est le bien paternel, il doit toujours appartenir à la famille. Demeure ici, et quand je serai en mesure de t'aider, je le ferai. " François écouta cette raison et promit de rester. Afin de l'encourager, de l'enraciner en quelque sorte dans ses guérets, Zéphirin obtint de sa mère une donation de tout le bien familial en faveur de son frère ; et, pour en mieux marquer le sens, on choisit pour cette donation l'anniversaire même de la mort du père, le 28 février 1844. De ce moment, François fut regardé par tous comme le second chef de la famille.

C'est surtout à partir de la mort de son père que M. Paquet devint la providence des siens. Sa mère spécialement fut l'objet de ses filiales attentions. Discrètement, il lui faisait parvenir tout ce dont elle avait besoin. Elle n'était pas riche, la vaillante

femme ! N'ayant pour tout trésor que la belle couronne de ses dix-huit enfants, il lui fallait calculer pour nourrir la maisonnée. Mais malgré les petites épreuves inhérentes à cette situation difficile, elle gardait au cœur assez de joie pour en remplir à déborder celui de tous ses enfants. Aussi vivait-on heureux à Capsa.

Fidèle à sa promesse d'aider son frère, M. Paquet acheta de Alfred Venner, le 17 mai 1871, une terre de deux arpents une perche de front sur vingt arpents de profondeur et située dans la partie de la Pointe-aux-Trembles appelée village Saint-Jean. Le 19 octobre suivant il en faisait don à François[2].

Deux ans plus tard, toujours pour son frère, il achetait de Dame veuve Joseph Matte pour une somme de $1,200. deux terres ayant en totalité trois arpents de front sur une vingtaine de profondeur[3]. Ces trois arpents avoisinant les deux précédents constituèrent ensemble un nouveau patrimoine que François Paquet transmit à son fils Joseph par donation testamentaire du 28 février 1892. Jusqu'à sa mort, M. Paquet porta un vif intérêt aux travaux agricoles de son neveu Joseph. Il ne manquait pas, à l'occasion de lui donner des conseils et des encouragements.

Si M. Paquet porta une sollicitude particulière au bien paternel, il n'oublia aucun des membres de sa famille. Tous avaient accès auprès de lui, tous avaient part à ses largesses. Bien d'autres encore

---

[2] Greffe J.-B. Pruneau, 17 mai 1871 et 19 oct. 1871, No 10,096, et 10,227.

[3] Greffe J.-B. Pruneau, 18 mars 1873, et 30 juillet 1873. No 11,063 et 11,303.

implorèrent sa charité et le trouvèrent toujours généreux. Quelqu'un qui l'a bien connu a dit : " Les dons de M. Paquet, c'étaient comme les doigts de la main. " — " Ah ! ajoutait-il, si je pouvais parler, que de belles choses je raconterais ! " Et chaque fois qu'il donnait, il disait : " Cachez cela, n'en parlez à personne. "

Oui, sans doute, beaucoup des actes de la charité de M. Paquet nous resteront inconnus, mais Dieu en sait le nombre : et comme Dieu paie toujours au centuple nous espérons que la récompense de son serviteur a été belle et grande.

Il y comptait d'ailleurs sur cette récompense céleste, car il était bon chrétien. Sans doute, nul ne songera à le classer parmi les dévots, mais il pratiquait bien sa religion. Comme tout bon Canadien, il assistait régulièrement aux offices de l'Église, se confessait et communiait aux principales fêtes de l'année, faisait chaque jour sa prière et récitait le chapelet en famille. Chaque matin, il ne manquait pas en franchissant le seuil de son magasin de tracer sur lui-même un grand signe de croix. Belle tradition ancestrale dont ses enfants ont été les témoins émus !

Il avait en horreur les blasphèmes et les jurons. Tout commis qui s'oubliait sur ce point, en sa présence, recevait immédiatement une verte leçon. Il se tournait vers le coupable d'un air indigné, et lui disait : " Je ne vous reconnais plus! " — On l'a entendu adresser ce petit sermon à quelqu'un qui, dans un moment d'impatience, n'avait pas respecté le saint nom de Dieu. — " Mon garçon, j'ai entendu un grand prédicateur qui disait : " On reconnait un homme à

son langage S'il parle français on dit : c'est un français, s'il parle anglais, on dit : c'est un anglais. — Eh bien ! moi, je dis que celui, qui, comme vous, parle le langage de l'enfer, c'est un démon ! "

M. Paquet avait une grande délicatesse de procédés envers les prêtres, les religieux et les religieuses qui venaient à son magasin. Pour eux, il avait toujours un commis du dimanche, et il veillait à ce qu'ils fussent servis avec soin et amabilité.

Voilà, croyons-nous, des traits de physionomie qui ont échappé à beaucoup de ceux qui n'ont connu de M. Paquet que l'homme de commerce. Puisse son exemple susciter parmi nous beaucoup d'imitateurs.

Honorez votre père et votre mère par action, par paroles et par toute sorte de patience, afin qu'ils vous bénissent et que leur bénédiction demeure sur vous jusqu'à la fin.

Eccli. III. 9-10.

